

GEORGES PEREC, *ESPÈCES D'ESPACES*, GALILÉE, 1974/2000.

La ville

1

Les toits de Paris, couchés sur le dos, leurs petites pattes en l'air.

RAYMOND QUENEAU

Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper.

D'abord, faire l'inventaire de ce que l'on voit. Recenser ce dont l'on est sûr. Établir des distinctions élémentaires : par exemple entre ce qui est la ville et ce qui n'est pas la ville.

S'intéresser à ce qui sépare la ville de ce qui n'est pas la ville. Regarder ce qui se passe quand la ville s'arrête. Par exemple (j'ai déjà abordé ce sujet à propos des rues), une méthode absolument infaillible pour savoir si l'on se trouve dans Paris ou à l'extérieur de Paris consiste à regarder le numéro des autobus : s'il ont deux chiffres, on est dans Paris, s'ils ont trois chiffres, on est en dehors de Paris (ce n'est malheureusement pas aussi infaillible que ça : mais en principe, ça devrait l'être).

Reconnaître que les banlieues ont fortement tendance à ne pas rester banlieues.

Bien noter que la ville n'a pas toujours été ce qu'elle était. Se souvenir, par exemple, qu'Auteuil fut longtemps à la campagne ; jusqu'au milieu du XIX^e siècle, quand les médecins voyaient qu'un enfant était un peu trop pâlot, ils recommandaient aux parents d'aller passer quelques jours à Auteuil respirer le bon air de la campagne (d'ailleurs, il y a encore à Auteuil une crèmerie qui persiste à s'appeler la Ferme d'Auteuil).

Se souvenir aussi que l'Arc de Triomphe fut bâti à la campagne (ce n'était pas vraiment la campagne, c'était plutôt l'équivalent du bois de Boulogne, mais, en tout cas, ce n'était pas vraiment la ville).

Se souvenir aussi que Saint-Denis, Bagnole, Aubervilliers sont des villes beaucoup plus importantes que Poitiers, Annecy ou Saint-Nazaire.

Se souvenir que tout ce qui se nomme « faubourg » se trouvait à l'extérieur de la ville (faubourg Saint-Antoine, faubourg Saint-Germain, faubourg Saint-Honoré).

Se souvenir que si l'on disait Saint-Germain-des-Prés, c'est parce qu'il y avait des prés.

Se souvenir qu'un « boulevard » est à l'origine une promenade plantée d'arbres qui fait le tour d'une ville et qui occupe ordinairement l'espace où étaient d'anciens remparts.

Se souvenir, au fait, que c'était fortifié...

L'espace (suite et fin)

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

(p.179)

L'inhabitable

L'inhabitable : la mer dépotoir, les côtes hérissées de fils de fer barbelés, la terre pelée, la terre charnier, les monceaux de carcasses, les fleuves bourbiers, les villes nauséabondes.

L'inhabitable : l'architecture du mépris et de la frime, la gloriole médiocre des tours et des buildings, les milliers de cagibis entassés les uns au dessus des autres, l'esbroufe chiche des sièges sociaux.

(p. 176)

FRANÇOIS BARRÉ, « CONTOURS ET ALENTOURS », IN ANNE
MARIE CHARBONNEAUX ET NORBERT HILLAIRE (DIR.), *ŒUVRE
ET LIEU, ESSAIS ET DOCUMENTS*, FLAMMARION, 2002.

“Réinventer n’est pas reproduire. La rue, la place, le forum, le jardin, le parc ne peuvent être les modèles dupliqués d’un ordre ancien. La ville est en mutation. Elle se distend, se fragmente, s’étend et se répand. Le paysage, le territoire, la grande échelle, la coupure sont désormais de plus justes mesures que ne le furent les pas perdus du piéton de Paris. La mobilité engendre des constellations improbables et les ensembles flous y sont plus réels que les placettes de jadis. Prenons garde à ne pas muséifier ce qui meurt en ignorant ce qui naît dans le désordre et la violence de l’inaccompli. (...) Le magma urbain en fusion cherche ses nouvelles formes. Nous sommes dans ce temps de l’entre-deux, loin de la beauté mûrissant dans une réalité tangible. Le tempo est différent ; la disjonction force l’espace ; la porosité qui faisait lien n’est plus recherchée ; le vide charpente ; les friches se multiplient et sont des oeuvres ouvertes. On est passé du plein au vide, de l’objet à l’espace, du projet au trajet, du continu au discontinu, de l’unité au fragment, de la façade au media-building, de l’intra-muros au territoire et au paysage, de l’édification à la situation, de la création à la transformation, de la ville éternelle à Instant City. Ces mutations appellent à des oeuvres et des échelles nouvelles.”

(p.8)